Note
b
fo
ap
ta
ea

C
teur
l'éd
évê
com
pers
de s
sain
qui,
time

N
de j
des
hum
sitic
sche
qu'i
Jem
La
son
don
bien
ut p
avâ
mér
plu

C
ble
du
s'ap

Notes sur la vie et les écrits de feu Sa Grandeur Monseigneur Edmond Burke, vicaire-général de feu Mgr. J. O. Plessis, évêque de Québec, vicaire-apostolique du St. Siége, évêque de Sion, *in partibus infidelium*, et de la Nouvelle-Ecosse en office, etc., etc., etc.

C'est avec une véritable satisfaction, M. le rédacteur, que j'ai lu dans votre feuille du 4 de ce mois l'édifiant article relatif au regretté autant que vertueux évêque de Sion, MGR. BURKE. Je crois, en vous communiquant de plus longs détails sur ce respectable personnage, intéresser la piété de vos lecteurs et être de quelque utilité à quelques-uns de ses anciens diocésains qui aimeront à retrouver ici des particularités qui concernent un homme qui a eu des rapports si intimes avec eux.........

Né au comté de Kildare, en Irlande, vers le milieu de janvier 1758, Mgr Edmond Burke appartenait à des parens aisés, qui le firent instruire dans les lettres humaines et divines. Doué des plus heureuses dispositions, le jeune Burke profita bien des enseignemens scholastiques; et ses belles qualités fesaient présager qu'il s'appliquerait assidûment à cultiver ses vertus. Jeune encore, il s'incorpora à la milice du sanctuaire. La richesse de son savoir, ses connaissances variées et son zèle éclairé dans l'accomplissement de son devoir, donnaient de grandes espérances à son évêque qui bientôt le nomma curé de la ville de Kildare. Elevé à ce poste distingué, jouissant de la réputation que lui avait faite ses talens, admiré des hommes du premier mérite, le jeune curé jouissait en apparence du sort le plus heureux.

Cependant, les honneurs qui auraient séduit probablement un cœur moins prévenu contre les principes du monde ne servirent qu'à le mettre en défiance; et s'apercevant déjà de la faiblesse de son cœur, crai-

gnant d'y céder, il résolut de quitter un poste où il entrevoyait bien des obstacles à son salut. Désireux de travailler au salut des âmes sous la vue de Dieu seulement, il demanda à émigrer en Amérique et à s'ensevelir dans les forêts du Canada que peuplaient des milliers de sauvages vivans par tribus et dans les ténèbres de l'ignorance.

Pour connaître mieux le mérite de cette démarche, vous voudrez bien, cher lecteur, vous reporter à l'époque déjà lointaine où ceci se passait et vous rappeler ce qu'était alors le Canada (1787). Notre colonie était alors loin d'être un théâtre brillant pour un jeune homme qui s'était distingué dans les universités d'Europe et qui n'eût pas cessé d'y être admiré, s'il ne l'eût quitté pour écouter cette voix qui lui dit comme à Abraham : " Sortez de cette terre et venez en celle que je vous montrerai. "

Cependant, à son arrivée à Québec (a), le digne évêque de cette ville discernait dans le jeune prêtre Irlandais des capacités qui le rendaient susceptibles d'emplois plus avantageux à la gloire de Dieu que celui de missionnaire. Il jugea plus à propos de lui donner l'enseignement de la théologie et de la philosophie. Son mérite excellent, supérieur l'eût probablement retenu toujours à ce poste où il rendit de grands services en initiant les jeunes Canadiens aux sciences sacrées, mais souvent il exprimait à ses supérieurs ecclésiastiques le désir, qu'il avait ressenti et qu'il nourrissait encore, de combattre plus effectivement les combats du Seigneur en luttant contre l'ennemi du salut. Les tribus sauvages de l'intérieur, surtout celles qui peuplaient les bords de l'Ohio, inquiétaient beaucoup le gouvernement en refusant de se soumettre. Il s'agissait donc de trouver un homme d'un dévouement assez parfait, d'un zèle assez ardent : pour aller les joindre, qui pût se faire à leur vie, capable de supporter leurs caprices et surtout qui fût doué d'un génie assez politique et assez généreux pour les attacher au gouver-

nement bitannique. . .O admirable religion! vous seule formez de pareils hommes. . . .On propose cette mission difficile, délicate et périlleuse à Mgr Burke, et il part, laissant là les nouveaux amis qu'il s'était faits, pour s'ensevelir dans des forêts lointaines et dont il était fort douteux qu'il pût jamais revenir. Vous comprenez qu'il est inutile pour moi d'essayer à vous donner une idée de ses travaux, et de vous rapporter tout le bien qu'il a fait en ces quartiers et tout le mal qu'il y a souffert. Remarquez seulement que les hommes les plus robustes, les plus endurcis, dès l'enfance, aux travaux du corps, succombent bien souvent aux fatigues inévitables dans des pays aussi sauvages, où il faut combattre contre la faim, la soif, le chaud, le froid, la malpropreté la plus dégoûtante, et les insectes qui, plus insupportables par fois que les plus pénibles privations, ne vous permettent pas même un instant de repos à la suite des fatigues les plus excessives. Et puis, quelle société pour un homme érudit, poli accoutumé au grand monde, que celle de barbares stupides dont il a à supporter quelquefois les traitemens les plus révoltans, les plus humilians. Je ne vous citerai qu'un fait que le hazard a fait parvenir à ma connaissance et qui fera connaître ce qu'il avait à souffrir et comment il le souffrait.

Un jour, qu'il célébrait la messe dans une chapelle sauvage, une femme court à lui, la forcenée le saisit par les cheveux et les lui arrachant avec violence, l'étend à ses pieds et le tient dans la poussière. Mgr Burke au lieu de repousser cette mégère, à l'exemple de celui qui ne veut pas *éteindre la mèche qui fume* et se troubler, prie les assistans de le dégager des étreintes de cette furie. Tant il est vrai que *la charité souffre tout*. . . . .

Mgr Burke demeura sept ans occupé du salut de ces barbares. Il remplit donc là les devoirs qu'il devait à son Dieu et à son Roi, puisque le gouvernement britannique qui le demandait auprès des sauvages pour les réduire au devoir n'était qu'un ressort entre

les mains de Dieu. Il planta la croix dans ces régions barbares et vit ces hordes de sauvages s'agenouiller autour du signe sacré de la rédemption.

Ici se présente une réflexion à laquelle mon sujet nous conduit naturellement. Il est un préjugé trop accrédité dans le monde qui porte à croire que les prêtres sont les plus heureux du monde. Cette idée surannée, fondée sur je ne sais quoi, est tellement enracinée chez certains individus qu'elle va jusqu'à la jalousie. Pauvres aveugles, ils jugeraient plus sainement s'ils se fesaient cette question : si cet état est si heureux, dans un temps où l'on recherche avec tant d'ardeur, honneurs et richesses, pourquoi le nombre des prêtres va-t-il toujours en décroissant, tandisque la population augmente ? Et la vérité est qu'il n'y a aucun état pour lequel on offre tant d'encouragemens, soit en instruisant les jeunes gens, soit en les entretenant pendant plusieurs années dans les colléges et les séminaires. C'est dans ce but de peupler le sanctuaire que des personnes zélées s'imposent toute sorte de sacrifices, et cependant, au moment d'y entrer, ces jeunes gens disparaissent. Car plus ils approchent du moment où ils vont revêtir les livrées du sacerdoce, plus ils découvrent ce que l'état a de pénible ; ils voient dans le prêtre l'homme ceint d'une cuirasse lourde et pesante et dont il sent à chaque instant tous les nœuds et toutes les pointes et qui les expose à toute sorte de contradictions. Or, si à cet état de souffrance que supporte le prêtre même au milieu des aises apparentes de la vie, vous ajoutez les privations de tous les genres, et parfois la misère la plus absolue, soutenue pendant de longues années, vous aurez une idée du mérite du respectable Mgr Burke, qui, à la fleur de son âge, pouvant jouir des avantages d'un monde dont il eût été l'idole, s'enfonce volontairement dans des forêts sauvages, à la recherche des hordes barbares dont il espère être le bienfaiteur et devenir l'ami.

Après ces sept années de séjour dans ces tristes régions, Mgr Burke fut rappelé par ses supérieurs et

occupé pendant un an ou deux à Québec, jusqu'à ce que l'état de l'église de la Nouvelle-Ecosse demandant le ministère d'un homme actif, zélé, entreprenant, ses talens le firent choisir pour l'important emploi de missionnaire de la Nouvelle-Ecosse et supérieur des autres sujets ecclésiastiques qui y étaient employés.

Inutile de vous relater ici tout le bien qu'il fit, toutes les peines qu'il se donna pour le faire. Même zèle, même charité, même dévouement pour les intérêts de ses frères—il se fesait tout à tous. Il exerçait l'hospitalité avec la plus grande cordialité. On vu réuni dans sa maison un officier du premier grade et des mendians, les uns recouraient à son génie, les autres à sa charité, et jamais il ne fit défaut. Les pauvres ne le rebutaient pas—les riches ne l'éblouissaient pas.

Mais entre toutes les œuvres que favorisait ce vertueux ecclésiastique, celle des prisons lui paraissait la plus chère. Que de fois il a été surpris dans les cachots pleurant avec de malheureuses victimes que la triste condition de l'espèce humaine peuplera toujours. C'est là qu'il donnait tout ce qu'il avait, argent, conseil, encouragement, larmes, consolations. Il sortait de ces dongeons le cœur navré de douleur à la vue des maux de ses frères ; et lui-même allait solliciter des secours en faveur des malheureux qu'il eût voulu secourir.

Sachant que tous les talens du prêtres se doivent au bien de la religion, Mgr Burke employait tous le temps qu'il ne donnait pas au ministère ou aux œuvres de charité à écrire pour la défense de la religion. Une attaque, un défi qu'il reçut sur les lieux, lui donna occasion de publier lui-même ses ouvrages. Dans ces divers écrits, qui composent trois gros volumes in 8vo, le savant abbé traite divers points de controverse, et avec tant de raisons, avec tant de charité, que l'opposant est obligé de céder et que le lecteur est étonné de l'immense étendue de ses connaissances, de la solidité prodigieuse de ses raisonnemens. Sa plume facile coule

avec rapidité, et son style nerveux et soutenu se prête merveilleusement à tous les genres. Ainsi les eaux limpides prennent la couleur de tous les fonds sur lesquels elles promènent la limpidité de leur crystal.

Point de fleurs recherchées dans ses écrits, pas de périodes à prétention. Mais tout vous convaînc, tout vous persuade et concourt à ravir votre admiration. Aussi, quoique seul au milieu de nombreux et de puissans adversaires, il sçut faire respecter sa religion, la disculper des calomnies dont la chargeaient des ignorans prévenus ou peu intelligens. Et, chose assez remarquable, le tout s'écrivit et fut lu sans qu'il perdît un seul instant l'estime de ses lecteurs, même de ses adversaires.

Pour ce qui est du fond de sa doctrine, il l'avait puisée aux sources originales, s'étant vraîment familiarisé avec le grec, l'hébreux, le syriaque, etc. Ses leçons sont données avec cette fermeté qui découle de la profonde conviction et qui déroute l'erreur. Parfois même il agit avec une ironie qui provient du moment de gaîté que lui cause le triomphe de la vérité sur des adversaires éperdus. Enfin ses écrits vivront, car ils sont fondés sur l'Ecriture, les SS. Pères et la raison. Les générations à venir lui rendront témoignage, car rarement, comme il a été déjà dit, un grand homme est apprécié par son siècle. Il n'y a que la postérité qui sache rendre d'ordinaire justice à un mérite qui ne blesse pas. Et de quel mérite ne doit pas être un ouvrage de ce genre, qui a coûté tant de nuits laborieuses à son auteur ? Cependant, voulez-vous savoir quelle estime il fesait des louanges qu'on lui prodiguait et de l'admiration que les savans donnaient à ses production : il appelait tout cela dans son langage simple et énergique, *les hochets de la Philosophie*.

Je vous ai dit plus haut qu'il confondait ses adversaires sans perdre leur estime. C'est une remarque sur laquelle je reviens pour vous donner une juste idée de cet homme illustre. Catholique, il vit au milieu

d'une ville protestante, Halifax, sous un gouvernement protestant, et par conséquent attaché, intéressé au parti qu'il combattait, frappé par conséquent du même coup. Or, ce même gouvernement, dès 1815, écrit à la Cour de Rome et demande d'élever Mgr Burke au rang de l'Episcopat. Action noble et généreuse dans un ministre d'Etat ! Mais on dira peut-être que le gouvernemeut avait intention de récompenser par là les services rendus auprès des sauvages des Etats-Unis. Est-ce donc que la Cour St. James n'avait que ce seul moyen de récompenser un sujet qui s'était montré fidèle et loyal pendant qu'il servait la cause de sa religion ? Non. Je sais que le gouvernement est au-dessus de mes éloges et de mes censures, mais je suis aise de lui rendre justice et de pouvoir relever ici la confiance de ceux qui confondent parfois le gouvernement avec ses employés.

Le pape Pie VII qui avait entendu parler des actes et des écrits de Mgr Burke, sur le témoignage que lui en rendit l'illustre Plessis, qui occupait alors le siége épiscopal de Québec, le nomma à Rome, en juillet 1718, ÉVÊQUE DE SION, vicaire apostolique pour la Nouvelle-Ecosse, et Mgr Plessis lui donna la consécration épiscopale sous ce titre, dans la cathédrale de Québec, le 5 juillet 1818.

En annonçant cette nouvelle aux fidèles de la Nouvelle-Ecosse, qu'il avait résigné aux mains du Souverain Pontife toute juridiction sur les habitans de leur territoire, Mgr Plessis les félicite de ce que le Père commun des fidèles s'est rendu à ses vœux et l'a déchargé de cette province qu'il a érigée en *vicariat-apostolique* confié aux soins du Révérendissime EDOUARD BURKE, évêque de SION. Puis il ajoute les expressions suivantes en désignant Mgr Burke.... " Coique toute séparation d'un ancien pasteur d'avec ses ouailles ait inévitablement quelque chose d'amer, nous trouvons, N. T. C. F., un très grand adoucissement à cette amertume dans la pensée qu'en devenant les brebis du Révérendissime évêque de Sion, vous acquerrez pour

pasteur un homme recommandable à toute l'Eglise catholique par la manière savante et lumineuse dont il a défendu la saine doctrine dans plusieurs excellens écrits, d'un homme dont l'affection vous est garantie par la bonté de son cœur et par sa tendre charité. . . . (Mandement du 15 janvier 1818.)

Voilà donc Mgr Burke devenu évêque par la faveur d'un gouvervement protestant. En effet, c'était lui que la Providence voulait pour fondateur de ce siége épiscopal. Nul ne pouvait voir mieux que lui le bien que pouvait faire un évêque dans les circonstances où il se trouvait, et on ne peut supposer à aucun autre un zèle plus ardent pour la religion. Il était plus que tout autre en moyen de fonder un séminaire pour subvenir aux besoins pressans d'une Province susceptible d'un accroissement considérable. Il avait encore d'autres vues, d'autres projets dont il retardait l'exécution, mais qu'il voulait réaliser en faveur des Canadiens de la Nouvelle-Ecosse.

Cependant le Seigneur lui tint compte de sa bonne volonté et des bonnes dispositions de son cœur; mais comme un autre, David il l'a privé de compléter les œuvres dont il méditait l'exécution pour la gloire de l'Eternel....C'était un fruit mûr pour le ciel, le Seigneur l'appelle à lui et la mort le trouva résigné, prêt à tout sacrifice. Il rendit au Seigneur sa grande âme le 1er décembre 1820, âgé de 67 ans, n'ayant vécu qu'environ deux ans parmi ses diocésains avec le caractère épiscopal. Sa dépouille mortelle fut inhumée à Halifax, parmi les laïcs, dans un coin du cimetière de Ste. Marie, sans pompe, comme il l'avait demandé. C'est de là que, par les soins de Mgr Walsh, elle a été transportée le jeudi matin, 80 avril, près de l'église de Notre-Dame des Douleurs, dans le cimetière connu.

Ainsi a vécu cet homme bon et pieux, cet athlète invincible de la religion, cet évêque dévoué et affectionné qui aime Dieu et les hommes; la Nouvelle-Ecosse pleurera longtemps une perte qui affligea si profondément tous ses enfans.

De l'imprimerie d'Augustin Côté & Cie., Québec.